

LE MONDE COMIQUE

AUX BUREAUX

DU JOURNAL DES VOYAGES ET DES FEUILLETONS ILLUSTRÉS, 7, RUE DU CROISSANT

Prix des abonnements : PARIS, un an, 6 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 8 fr. — Union postale, 10 fr. — UN NUMÉRO PAR SEMAINE.

DRAMES DE L'AMOUR, par A. ROBIDA.



— Je l'ai trouvé aux pieds d'Angèle, je suis donc l'offensé, mais je lui laisse le choix des armes, il prendra l'épée ou Angèle, c'est mon dernier mot !

VÉNUS ET LES QUATRE SAVANTS

(Suite.)

— Eh ! messieurs, dit Philippe après quelques instants de réflexion, je ne vois pas là de quoi tant nous désoler... trois jours suffiront amplement pour faire un rapport... c'est demain que s'effectue le passage de Vénus... mettons-nous tout de suite à l'œuvre.

— Vous avez raison, dirent les trois savants, il faut commencer ; à vous l'honneur, monsieur, ajoutèrent-ils en s'inclinant.



Il plonge une main tremblante dans la perruque.

— Oh ! messieurs, riposta Philippe, je sais trop ce que je vous dois, je ne voudrais pas vous priver de l'occasion de mettre en lumière votre beau talent.

— Vous ne nous privez point, dit poliment Bongentinos.

— Nous vous en prions, ajouta Bokalas.

— Eh ! messieurs, je ne veux point imposer mes idées aux autres... nous devons observer ensemble.

— A quatre nous nous gênerons, dit Oiaképhalè...

— C'est également mon avis, reprit Philippe... aussi, messieurs, vous pouvez faire seuls le rapport, je le signerai des deux mains.

— Non point, se récrièrent les trois autres.

— Je me sens si petit, insista Philippe, à côté de princes de la science...

— Si nous sommes des princes de la science, vous en êtes un autre, s'écria Oiaképhalè avec humeur.

Philippe sentait une sueur froide lui perler au front.

— Il y a un moyen de tout arranger, dit-il un instant après... si nous tirions au sort celui qui fera le rapport ?...

— Adopté ! s'écria-t-on de toutes parts.

Philippe écrivit le nom de chacun des savants sur un petit carré de papier, plia les quatre bulletins et les jeta dans la perruque de Bongentinos qu'il ramassa dans un coin.



Les pseudo-savants eurent un violent accès d'hilarité.

Oiaképhalè fut choisi pour consulter le sort ; il plongea une main tremblante dans la perruque et en retira un des morceaux de papier qu'il déploya avec lenteur.

Il y eut un moment de silence effrayant.

Oiaképhalè mit ses lunettes sur son nez et lut ce nom :

« Philippe. »

Philippe fit un bond et recula de trois pas comme s'il se fût trouvé en face d'un boa constricteur.

— Pincé, murmura-t-il.

Il n'y avait plus à hésiter, il fallait tout avouer.

Il prit un air humble, et dit simplement :

— Messieurs, je ne suis pas un savant ; je me trouve ici par suite d'une supercherie ; ayant envie de faire un si beau voyage...

Il ne put en dire davantage ; les trois savants le foudroyèrent du regard.

— Malheureux ! s'écrièrent-ils avec ensemble, vous vous êtes moqué de la science et du ministre ; recevez notre malédiction !

Philippe courba la tête comme un roseau sous l'orage.

— Poursuivons, dit impitoyablement Oiaképhalè.

VÉNUS ET LES QUATRE SAVANTS.

Pour la deuxième fois sa main plongea dans l'urne improvisée, et en retira ce nom :

« Bongentinos. »

Bongentinos à son tour baissa la tête et murmura d'une façon presque inintelligible :

— Moi aussi, je suis incapable...

— Taisez-vous, infâme, dit Oiaképhalè sévèrement.

Il fouilla une troisième fois dans la perruque. Il paraissait ému et hésita longtemps.

Le bulletin portait son nom.



...Sur la colline en face d'eux, le singe avait transporté les télescopes.

Le malheureux ne fit pas un geste ; il reçut le coup avec la résignation philosophique d'un agneau qui tend le cou au boucher.

— Hélas ! soupira-t-il, je ne sais que jouer du trombone.

Bokalas partit d'un éclat de rire.

— Mais alors, s'écria-t-il, nous sommes donc tout simplement quatre farceurs.

Les pseudo-savants eurent un violent accès d'hilarité.

— Nous avons roulé le ministre, reprit Bongentinos en se tordant.

— Nous avons voyagé à l'œil pendant trois mois, souffla Oiaképhalè entre deux éclats de rire.

Philippe les rappela au sentiment de la situation en leur disant d'un ton lamentable :

— Il nous faut pourtant un rapport.

Tous les fronts se rembrunirent.

Sans quoi nous restons dans l'île.

— C'est la consigne !



— Allons, messieurs ! à l'œuvre ! s'écria Oiaképhalè en sautant de son lit.

— Mais alors comment faire ?

— Je ne sais pas, dit Philippe avec découragement.

— Oh ! cette fois nous sommes flambés.

— Je le crains, murmura Philippe.

— Ah ! s'écria Oiaképhalè, nous avons toujours le canot pour nous sauver.

Bongentinos étendit le bras dans la direction de la mer, et leur montra le canot remorqué par celui du commandant. Le farouche marin avait aperçu l'embarcation et s'en était emparé.

— Alors il ne nous reste plus qu'à devenir la proie des anthropophages, gémit Bokalas.

— Messieurs, dit Philippe, la nuit porte conseil.

Ils allaient se retirer sous leur tente, lorsque leur attention fut attirée par un spectacle des plus bizarres.

Sur la colline en face d'eux le singe avait transporté les télescopes, les lunettes d'approche et tout

VÉNUS ET LES QUATRE SAVANTS.

l'attirail cosmographique embarqué avec les quatre savants.

Les appareils dressaient vers le ciel leur tube menaçant.

Debout devant une longue-vue de fort calibre, le singe collait son œil contre la lentille, et semblait jouir avec délice de la contemplation des phénomènes célestes.

VI

S'EN VA-T-EN GUERRE

La nuit fut mauvaise.

Les savants ne purent fermer l'œil ; plus ils songeaient à leur situation, plus ils se voyaient irrévocablement perdus. Quel singulier voyage d'agrément ils avaient entrepris là !



La petite troupe sortit de la tente, l'air tout à fait belliqueux.

Philippe se leva le premier.

— Allons, messieurs, dit-il, à l'ouvrage !

— Que faut-il faire ? gémirent les pseudo-savants absolument hébétés.

— Je crois avoir trouvé quelque chose, ajouta Philippe.

Les trois infortunés étaient suspendus à ses lèvres — genre de gymnastique auquel se livrent généralement les gens dont l'attention est vivement surexcitée.

— Voici, poursuivit Philippe ; il est absolument inutile de songer à attendre le commandant de la *Sylphide* ; nous sommes condamnés à rester dans cette île, du moins momentanément. L'air est pur, le climat est sain, c'est vrai ; malheureusement nous avons à craindre des complications fâcheuses avec nos voisins.

Un grognement sourd s'échappa de la poitrine des trois infortunés.

— Nous n'avons qu'une chose à faire, continua

Philippe, porter la terreur chez nos ennemis ; d'esclaves devenir maîtres ; en un mot entreprendre la conquête de l'île.

Il y eut un moment de stupeur ; l'orateur n'y prit point garde.

— Il vaut mieux attaquer que se défendre, dit-il péremptoirement. Du reste nous avons des armes, et il est certain que ces anthropophages n'en ont point. On ne lâche pas des savants dans une île de sauvages sans leur donner des munitions, nous avons des cartouches, des fusils et des revolvers...



Avant de s'engager dans le fourré, on fit haïte.

allons, messieurs, marchons à la conquête de l'île.

Ce discours électrisa les trois savants ; du reste ils n'avaient pas le choix des moyens.

Philippe présida à l'armement.

Les préparatifs furent bientôt terminés ; et la petite troupe sortit de la tente, l'air tout à fait belliqueux et armée jusqu'aux dents.

Oiaképhalè marchait en tête ; il avait passé un revolver à sa ceinture ; un grand sabre lui battait les jambes, et dans ses bras il portait précieusement son fidèle trombone.

Les trois autres venaient derrière lui, tout hérissés de fusils, de sabres et de pistolets.

Philippe donna le signal, on se mit au pas, et Oiaképhalè approchant de ses lèvres l'embouchure

VÉNUS ET LES QUATRE SAVANTS.

de son trombone, attaqua vigoureusement l'*Amant d'Amanda*.

A peine avaient-ils fait une centaine de pas que le trombone laissa échapper un couac formidable.

Au détour d'un petit sentier, Oiaképhalè venait d'apercevoir le terrible commandant de la *Sylphide*, immobile, comme médusé par l'étrange spectacle qu'il avait sous les yeux.

Le vieux marin s'ennuyant à bord, avait pris la résolution de faire chaque jour une promenade hygiénique dans l'île.

Les savants ne pouvaient plus reculer ; du reste ils se moquaient pas mal à présent du commandant de la *Sylphide*.

Aussi défilèrent-ils devant lui au pas et très



Pris de peur, les trois savants s'enfuirent.

dignes ; Oiaképhalè, en passant, souffla à pleins poumons aux oreilles du farouche marin :

Voyez ce beau garçon-là
C'est l'amant d'A.

— Eh ! messieurs, hurla le commandant au comble de la stupéfaction, où allez-vous ainsi ?

— Chut ! dit Philippe sans s'arrêter et en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! reprit Bongentinos.

— Chut ! répéta Bokalas en imitant le mouvement.

Et ils passèrent fièrement, laissant le commandant absolument ahuri.

Après une demi-heure de marche, on arriva au petit bois dont Oiaképhalè connaissait admirablement tous les détours, l'ayant fréquenté autrefois en compagnie de son trombone.

Avant de s'engager dans le fourré, on fit halte. Philippe crut devoir adresser un petit speech à sa troupe.

— Messieurs, leur dit-il avec une noble simplicité, je ne vous demande pas d'être braves, je vous ordonne simplement d'être héroïques. Brûlons jusqu'à la dernière de nos cartouches ; et si nous sommes finalement croqués ; au moins nos ennemis, honorant notre courage, pourront placer sur l'estomac de celui qui nous aura engloutis : « Ici reposent quatre braves. » Allez, messieurs !

Il disposa ses compagnons en tirailleurs, et tous quatre s'engagèrent dans le bois.

Philippe marchait le premier à droite un peu éloigné de ses compagnons.

Tout à coup une détonation retentit aux oreilles des savants.

Affolés, Bongentinos et Bokalas lâchèrent au hasard les deux coups de leur fusil, pendant que Oiaképhalè, brandissant son trombone d'une



Les quatre savants étaient métamorphosés en moricauds de la plus belle venue.

main et son revolver de l'autre, accompagnait l'*Amant d'Amanda* de six décharges successives.

Puis, pris de peur, les trois savants laissèrent là fusils et revolvers, et s'enfuirent comme s'ils avaient eu toute la tribu des anthropophages à leurs trousses.

Philippe s'aperçut trop tard de la cause de cette panique ; c'était son propre fusil qui avait provoqué la mousqueterie de ses trois compagnons ; une branche avait atteint la gâchette et fait partir le coup.

Les trois savants étaient loin. Il ne restait à Philippe d'autre ressource que de battre en retraite, d'autant plus que les sauvages, attirés par le bruit ; ne manqueraient pas d'accourir ; et seul contre eux tous, il lui eût été impossible de se défendre.

VII

COMME QUOI ON EST ENCORE HEUREUX D'ÊTRE
PAYÉ EN MONNAIE DE SINGE.

Pendant la nuit qui suivit cette expédition, les

VÉNUS ET LES QUATRE SAVANTS.

quatre savants tinrent conseil et reconnurent à l'unanimité qu'ils étaient irrévocablement perdus.

Leur tentative de conquête de l'île avait échoué piteusement ; ils étaient dans l'impossibilité de recommencer puisqu'ils avaient laissé leurs armes sur le champ de bataille. De plus ils avaient contribué à armer leurs ennemis. Il ne fallait donc plus songer à lutter.

Après avoir attendu pendant quelques heures



Gravement assis devant une table, le singe tenait une plume...

un sommeil bienfaisant qui s'obstinait à fuir leurs paupières, les quatre infortunés se dressèrent sur leur séant, l'air absolument abruti.

— C'est très drôle, dit au bout d'un instant Bongentinos en cherchant autour de lui, il me semble, depuis deux jours, que nous ne sommes pas au complet.

— Oui, dit Bokalas, nous ne voyons plus le singe, il nous manque.

— Il est plus heureux que nous, celui-là, soupira Bongentinos ; il n'a rien à craindre... hélas ! que ne sommes-nous de simples quadrumanes ou même des anthropophages !

Oiaképhalè poussa un cri :

— Des anthropophages, dit-il !... Ah ! quelle idée !... En effet, vous connaissez le proverbe : Les loups ne se mangent pas entre eux, les anthropophages non plus... s'il était possible... mais oui... alors nous pourrions nous promener dans l'île sans rien craindre... nous n'avons pu être des conquérants, soyons pour eux des frères... Il y a ici tout ce qu'il faut pour faire de nous quatre anthropophages bon teint : du noir de fumée et du cirage.

Allons, messieurs, à l'œuvre ! s'écria Oiaképhalè en sautant de son lit.

Il chercha dans une malle et en retira deux pots, des pinceaux et des brosses.

Les trois autres savants se levèrent à leur tour,

ils se considéraient comme irrévocablement perdus, ils ne se sentaient plus la force de discuter les moyens de salut qu'on leur proposait.

Chacun se mit machinalement à la besogne, badigeonnant son voisin avec conscience.

D'abord ils passèrent le pinceau au cirage par tout le corps de leur voisin, puis l'ayant saupoudré de noir de fumée, chacun s'arma d'une brosse et se mit à frotter son voisin pour le faire reluire.

L'opération terminée, les quatre savants étaient métamorphosés en moricauds de la plus belle venue.

— Parfait, dit Oiaképhalè en se reculant de trois pas, comme un peintre qui veut juger de l'effet d'un ton inédit. En nous cirant avec soin chaque matin, nous pourrions vivre de longs jours dans l'île... maintenant allons fraterniser avec les anthropophages.

Malheureusement, ils avaient compté sans le terrible commandant de la *Sylphide* qui venait de débarquer dans l'île pour faire sa promenade quotidienne.



Une tête humaine en sortit toute effarée.

Aussitôt que le vieux loup de mer aperçut ces quatre moricauds défilant un à un, à vingt pas de lui, il crut sérieusement avoir affaire à de véritables anthropophages, et tirant un revolver de sa poche, il en fit craquer la batterie.

— Arrêtez ! s'écria Philippe, nous bons blancs.

— Comment, encore vous ! s'écria le farouche commandant... que signifie cette mascarade ?

— C'est notre petite tenue de savants, en tournée d'anthropophages, dit Philippe avec effronterie.

Ils se moquent de moi, rugit *in petto* le commandant furieux : mais rira bien qui rira le dernier ; avec quelle joie je démarrerai demain en les laissant dans cette île !

Il ajouta d'un ton bourru :

— Et votre rapport ?

— Il est là, dit Philippe en se frappant le front.

— Là, répétèrent les autres, imitant le geste,

VÉNUS ET LES QUATRE SAVANTS.

Le vieux marin éclata :

— Ah ! il est là ! Eh bien, s'il n'est pas sorti demain, tant pis pour vous... vous n'avez plus que vingt-quatre heures.

Les quatre savants défilèrent silencieux, et le commandant alla rejoindre son canot qui l'attendait sur le rivage.



Le ciel s'était obscurci ; de gros nuages noirs couraient sur l'horizon.

Cependant le ciel s'était obscurci ; de gros nuages noirs couraient à l'horizon.

Puis un éclair sillonna la nue, et un formidable coup de tonnerre ébranla les échos de l'île.

Peu après de larges gouttes d'eau tombèrent lourdement.

— Bigre ! dit Philippe, voilà un fier orage qui se prépare... où diable nous réfugier ? je n'aperçois ni arbre ni abri d'aucune sorte.

Il n'avait pas fini de parler que la pluie se mit à tomber à torrents.

Les infortunés se serrèrent les uns contre les autres, et reçurent sur le dos une maîtresse douche avec une résignation toute philosophique.

Trois quarts d'heure après, le ciel était redevenu bleu.

Les savants se relevèrent tout piteux, et se regardèrent avec effroi.

Horreur ! Pendant l'averse, les malheureux avaient déteint complètement.

De noirs, ils étaient devenus gris sale.

— Nous ne sommes plus présentables, dit Oia-képhalè en jetant sur ses compagnons un regard mélancolique, il faut nous en retourner.



Il est là, dit Philippe en se frappant le front.

Lorsqu'ils furent rentrés dans leur tente, ils se livrèrent à une série d'ablutions laborieuses, et ils s'habillèrent.

— Maintenant, dit Philippe, faisons nos malles ; demain nous avouerons tout au commandant ; nous le prions de restituer au gouvernement tous les ustensiles qu'il nous avait confiés et nous lui souhaiterons un bon voyage.

Les quatre infortunés passèrent la nuit à emballer les divers objets qu'ils avaient l'intention de restituer.

Quand le jour fut venu, Philippe proposa d'aller chercher les instruments que le singe avait transportés sur la colline.

Ils partirent tous quatre.

Les télescopes étaient toujours à la même place.

Mais un spectacle étrange frappa d'ahurissement les quatre infortunés, qui pourtant s'imaginaient ne plus être capables d'éprouver un étonnement quelconque.

Au milieu des appareils cosmographiques se trouvait une table, couverte de papiers ; à l'un des angles, on apercevait une magnifique mappemonde mobile.

Gravement assis devant cette table, le singe tenait une plume dans sa patte droite, et la laissait courir sur le papier avec une vitesse remarquable.

Absorbé par le travail auquel il se livrait, il ne

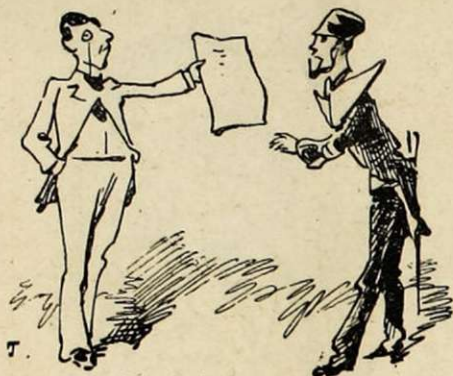
VÉNUS ET LES QUATRE SAVANTS.

vit point les savants qui, tout hébétés, regardaient par-dessus son épaule sans comprendre.

— Eh ! parbleu, nous aurons au moins le mot de l'énigme, s'écria Philippe en saisissant le singe par le cou.

— Grâce, gémit une voix étouffée.

Et en même temps, le singe tomba sur ses genoux.



Voici le rapport, dit simplement Philippe.

Ce mouvement trop brusque fit fendre la peau du crâne, et une tête humaine en sortit tout effarée.

Philippe poussa un cri de joie :

— Anatole !

Le singe et le savant tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Oui, je suis Anatole, murmura le pauvre diable, qui faisait, sous sa peau de singe surmontée d'une tête humaine, l'effet le plus comique qu'on puisse imaginer. Tu sais, Philippe, combien j'avais envie d'aller observer le passage de Vénus. Hélas ! je ne possédais ni relations ni influence, partout on me refusa impitoyablement... alors il me vint une idée : j'allai trouver un matelot, je lui donnai tout l'argent que je possédais, pour qu'il consentît à me cacher à fond de cale, sous ce déguisement que vous voyez. Il accepta, et je partis avec vous : matin et soir, il m'apportait à manger. Quand vous avez abordé l'île avec

vos bagages, j'étais dans une de vos malles.

— Mon cher Anatole, dit Philippe... tu es notre sauveur.

Les trois autres savants se mirent à rire en s'écriant :

— Nous étions quatre savants choisis par le ministre, et c'est un singe qui fait le rapport.

— Le voici, dit Anatole, en leur présentant un volumineux dossier.

— Comment vous remercier ! s'écrièrent ensemble les quatre farceurs.

— Chut ! dit Anatole, en refaisant sa tête, je suis votre singe, je ne vous demande que de me ramener à Paris en cette qualité.

Le farouche commandant de la *Sylphide* arriva sur ces entrefaites.

— Messieurs, nous partons, s'écria-t-il d'une voix formidable !

— Voici le rapport, dit simplement Philippe.

Le commandant, très étonné, le prit et le lut attentivement.

— Qui aurait jamais pu croire, se disait le vieux marin, que ces quatre farceurs tout barbouillés de suie feraient une chose pareille !... Quels drôles d'originaux que ces savants !...

Il reprit après avoir terminé son examen :

— C'est admirable, messieurs, attendez-vous à être décorés.



LES PLAISIRS PARISIENS

FOLIES-BERGÈRE. — 8 heures 1/4. Tous les soirs : Divertissements. — Saynètes. — Pantomimes, Gymnastes. — Clowns. — Acrobates. — Excentricités. — L. Mayeur et son orchestre.

PALACE-THÉÂTRE, tous les soirs, 8 heures 1/2 : Ballets. — Cirque. — Pantomime. — Samedi bal.

MUSÉE GRÉVIN. — Tous les jours, de 11 heures du matin à 11 heures du soir.

ELDORADO. Concert-spectacle tous les soirs, grand succès.

HIPPODROME. — Tous les soirs à 8 heures 1/2, Représentation supplémentaire ; à 3 heures les Jeudis, Dimanches et Fêtes.